

Temps permettant

Éditions MF *Inventions*

Temps permettant
Christine Lapostolle



Dans les rues souvent vides
soixante-cinq-mille personnes hier ont défilé –
soixante-cinq-mille, c'est la moitié de la ville
Le vent s'acharne sur les touffes d'herbes hautes
les lumières d'une grue jaune clignotent
à l'arrière-plan des silos et des bâtiments en ciment
Passe une jeune fille en manteau bleu marine
ses cheveux longs ne sont pas attachés
le vent les fait flotter
Dans la foule des rues hier les yeux gris-vert
d'une femme à côté de moi
des yeux magnifiques, océaniques
Nous attendions
debout sur la place de la Liberté
nous, des centaines, des milliers
cadrés par l'architecture stalinienne de cette place
surdimensionnée
piétinant sur le socle de la ville détruite
Nous attendions que le cortège des soixante-cinq-mille
s'ébranle
Et l'on pouvait entendre, venant de loin, venant
du haut de l'immense place qui coupe en deux la ville
des vagues d'applaudissements
qui déferlaient
dans un bruit d'ailes
dans un bruit de pluie

Le jour ne parvient pas à se lever
c'est à cause des nuages, d'un gros nuage gris couvercle
dont les nuances changent selon la fenêtre
depuis laquelle on le regarde
mais qui bloque tout
La radio ne peut plus s'arrêter
Daesh, Daesh, Daesh, Daesh, Daesh, Daesh, Daesh, Daesh,
Daesh
les dix-sept morts
les trois assassins
les quarante-quatre chefs d'état défilant ensemble
les quatre millions de personnes dans les rues
cet acte effroyable, cet acte injustifiable
Un garçon passe à toute allure sur une trottinette
traverse la rue en oblique, son sac à dos est orange-fluo
Sur le trottoir d'en face des gens qui sortent du train
trainent des valises à roulettes
la pluie a cessé, la lumière a pâli, le ciel a légèrement
bleui
Un ministre parle du culte musulman et des lois
de la République
Les éclairages de la grande grue se sont éteints
il y a maintenant une ligne blanche
une ligne de lumière ourlant l'horizon
là où se rencontrent le ciel et la mer
Libre expression, laïcité, démocratie, on est tous égaux
dit la radio

Des lumières éparses clignotent dans le port
personne n'a organisé cet éclairage
selon des critères de beauté
personne n'a cherché à en faire un spectacle
Les gens portent d'épais manteaux à capuches
parfois cernés de fausse fourrure
les parapluies résistent mal au vent
Une dame passe vêtue d'une vieille pelisse en astrakan
À l'intérieur d'une capuche tu n'entends rien
la vision aussi se resserre
et quand tu sors la tête, c'est comme si le monde
se rouvrait à toi, escargot
Un bus pour Lambézellec est passé
un chien dehors a aboyé

Il dit en écrasant sa cigarette, je ne te parle pas de la fenêtre
par laquelle tu regardes
je te parle du tableau comme fenêtre :
le tableau, dans son cadre, une fenêtre : c'est une vieille
histoire, ça date de la Renaissance
Un bateau s'approche du port
il est encore petit, il est loin
un instant un rayon de soleil rencontre
 le métal de sa coque,
éblouit.
Un garçon traverse, il est de dos, il est jeune
il porte une cagoule, des gants, un vêtement sombre et
collant qui l'enveloppe entièrement
lève la main pour remercier le conducteur qui l'a laissé
passer
 Puis disparaît

Dans le salon où mes grands-tantes, Charlotte et
Fernande, autrefois nous servaient à goûter
sur une nappe qu'elles avaient elles-mêmes brodée
– un goûter long, soigneusement préparé
tout dans ce monde-là était fait pour durer –
l'unique fenêtre avait été condamnée
Cette fenêtre donnait sur une cour sombre
que personne ne souhaitait voir
alors, pour faire tout de même place au dehors
mes tantes avaient peint un paysage de bord de mer
sur les deux battants des portes de leur grand placard
un estuaire avec trois voiliers
qui parfois s'ouvrait sur des tasses de porcelaine
 empilées, des théières et des sucriers
Mes grand-tantes Charlotte et Fernande
dont les fiancés étaient morts à la guerre
étaient fières de leur paysage peint à quatre mains
elles n'allaient jamais à la mer
elle s'étaient inspirées d'un petit port
 sur une carte postale
des couleurs claires, beaucoup de ciel
car les portes du placard étaient hautes
Le goûter était long, ça n'en finissait pas
je me concentrais sur les rives si proches
qu'on pouvait distinguer chaque coup de pinceau

Un gros bouquet aujourd'hui cache la fenêtre
– une jungle de fleurs au bout de longues tiges
recourbées en tous sens
le fleuriste a dit pas trop d'eau
et j'entends sur nos têtes les pas agités des voisins
du dessus
Les fumées des cheminées du port divergent
les volutes gris clair montent vers des nuages
horizontaux
traversées, effacées, par l'incandescence du soleil levant
qui devient cuivre
qui devient or
après avoir pris la couleur de l'orange
que je suis en train de presser
que je viens de trancher sur la planche
avec un bon couteau
le jus me coule entre les doigts, je les lèche
en regardant bien en face ce soleil éclatant

Quelqu'un dans la rue m'a interrogée pour savoir
si je préférerais qu'on fasse disparaître les brins d'herbe
et les petites plantes qui poussent dans les fissures
du ciment du trottoir, dans les caniveaux
entre les pierres, les dalles et les pavés
J'ai dit non, je préfère qu'on les laisse pousser
Et j'ai demandé à l'enquêteur si en me posant
la question il savait déjà ce que j'allais répondre
Il était jeune, il était étudiant en écologie de la terre
il remplissait des questionnaires
il m'a dit qu'il n'avait pas pensé à cela
qu'il ne pouvait pas choisir ses spécimens humains
car si peu de gens marchent dans les rues de cette ville
que c'est déjà beau quand on réussit à attraper
quelqu'un

Ce jeune homme venait du sud, le soleil,
les pierres chaudes, les places et les terrasses de cafés
lui manquaient

Mais tandis que passait tout près une dame conduite
par un mini-chien en imperméable écossais
il m'a confié qu'il était content d'être ici, à Brest
dans cette ville simple et accueillante, il aimait
a-t-il répété, sa vie d'étudiant ici
au bout du monde

Soudain me frappe la ressemblance entre le paysage
que j'ai sous les yeux, horizontal – le port avec ses
parallélépipèdes bétonnés, ses cylindres de hauteurs
et circonférences variées, ses gris rendus subtils par
la façon dont la lumière les modèle
des gris, des beiges, des presque non couleurs
dont la description minutieuse parviendrait
difficilement à séduire
Mais aussi le jaune des grues
et un hangar en bardage qui, lui, est bleu foncé
et derrière : le bleu de la mer au-dessus duquel se dissipe
la fumée qui sort du tuyau mince d'une cheminée
industrielle
avec en toile de fond quelques bateaux à voile
tout petits dans la rade
Soudain me frappe la ressemblance entre ce paysage
vaste, ample, nivelé au premier plan par la bande
horizontale et régulière des tôles ondulées qui couvrent
les entrepôts de la gare en contrebas
la ressemblance entre ce paysage que je contemple
depuis mes fenêtres
et le tout petit paysage rectangulaire de ruines
aléatoirement architecturées, brun, bleu
avec un peu d'ocre
que le hasard ou je ne sais quel ordre de la nature ignoré
a dessiné dans la coupe d'un marbre de Toscane
– une paésine, un marbre-ruine –
trouvé il y a si longtemps
que je ne sais plus ni où ni quand
et qui partout où j'ai habité
m'a accompagnée

La façon de marcher des jeunes gens qui passent sur le trottoir d'en face le samedi après-midi n'est pas la même que la marche pressée des jeunes gens qui passent sur le même trottoir le vendredi à 17h parce que la semaine est finie et qu'ils rentrent chez eux
Les jeunes gens du samedi vont par deux, trois ou quatre s'il fait beau ils restent parler le long du muret qui domine la gare, le port, la mer
— Vous n'auriez pas une cigarette ? leur demande une jeune fille qui sort du train
Elle pose un instant ses bagages sur le trottoir car le garçon qu'elle a interpellé n'a pas seulement tiré de sa poche une cigarette mais aussi un briquet, et maintenant il fait ce beau geste d'allumer la flamme alors que la jeune fille a déjà la cigarette aux lèvres
Il approche le briquet de son visage comme il fait plein jour, on ne distingue pas de leur particulière
juste le bout de la cigarette entre les lèvres de la jeune fille qui, je crois, rougit
et chacun est reparti

Cabats pour aller au marché le dimanche, chariots à roulettes, sacs en matières recyclées. Pas toujours pratiques pour déambuler, ils sont trop grands, ils sont lourds, trop de nourritures empilées, les fruits vont s'écraser. Sacs en tissus, en nylon, jolis motifs plus ou moins répétitifs, jolies couleurs vives. Paniers d'osier, sacs de cuir et de faux cuir, à fermetures éclair, à scratch

Ou bien le commerçant vous a donné ce qu'on appelle ici un pochon tout simplement, le maraîcher devant le manège les vend cinq centimes d'heol, la monnaie locale, c'est de la fibre de maïs, cela n'offense pas la planète

Un cocker en liberté suit gentiment sa maîtresse qui arbore un sac en toile avec de belles volutes oranges et vertes

Un bateau part en mer, s'éloigne, glisse vers l'ouest
à la vitesse des nuages
C'est un grand rectangle bleu foncé
surmonté d'une cabine, il est maintenant parallèle
au môle, tout seul glissant sur le blanc de l'océan
plus grand qu'un chalutier, plus petit qu'un cargot
et le voilà lui aussi avalé par la brume